

la patience, la soumission, à la volonté de Dieu (1). Ceux qui voudront lire, avec quelque attention, la vie de tous les saints verront cette conduite de Dieu sur chacun d'eux, quoique de différentes manières.

N'est-ce pas une chose étonnante de voir ce que Dieu a fait souffrir à des personnes justes et saintes pour des sujets très-légers, et les terribles moyens dont il s'est servi pour les purifier des plus petites taches. Nous savons que Dieu pour punir les plus petits péchés, même des saints, pour qui il a tant d'amour, dit Cassien, a permis au démon d'entrer dans leur corps et les a affligés des plus graves maladies, ne voulant pas, par un effet de sa clémence, qu'ils fussent souillés de la moindre tache (2), selon ce que dit le Prophète : *Je tendrai ma main sur toi, ô Jérusalem ! je te purifierai de tes squillures, je te raffinerai comme l'or que l'on fait passer par le creuset, afin que tu sois déchargée de tout ce qu'il y a de terrestre ; alors tu seras appelée la cité du juste, la ville fidèle* (3).

Nous en voyons un exemple en la mort de ce prophète, dont il est parlé au troisième livre des Rois. Il mangea, contre la défense qu'il en avait reçue de Dieu, non par désobéissance et par gourmandise, mais parce qu'il avait été trompé, et il fut tué par un lion lorsqu'il retournait à sa demeure. L'abbé Moïse, homme éminent en vertu, ayant mis trop de chaleur et quelque attache à son propre jugement dans une discussion avec saint Macaire, fut, au même instant, possédé d'un démon

(1) In ejus vit. apud Sur 7. April. n. 48.

(2) Corporaliter traditos Satanae vel infirmitatibus magnis etiam viros sanctos novimus pro levissimis delictis, cum in illis ne tenuissimum quidem naevum aut maculam patitur invenire divina clementia, omnem cordis eorum scoriā, secundum Prophetam sententiam. *Collat.* 7. 25.

(3) Excoquam, inquit, ad purum scoriā tuam, et auferam omne stannum tuum, et post hoc vocaberis civitas justī, urbs fidelis. *Isai.* 1. 25. et 26.

si furieux qui le mit dans un tel désordre, qu'il mettait dans sa bouche les plus sales ordures : quel châtement pour une faute si légère dans un homme si saint ! Saint Grégoire raconte d'une religieuse, servante de Dieu, qu'étant entrée dans le jardin, elle vit une belle laitue ; entraînée par la convoitise, elle la mangea sans faire le signe de la croix. Aussitôt le démon se saisit de sa personne, la jeta par terre, la tourmentant étrangement. Saint Macaire d'Egypte guérit une femme possédée, et lui ordonna de ne point s'éloigner du Saint-Sacrement de l'autel, parce que ce malheur ne lui était arrivé que parce qu'elle avait demeuré cinq semaines sans en approcher (1), et cependant cette faute, ainsi que la précédente, ne pouvait être que vénielle.

Je pourrais ajouter encore beaucoup d'autres choses sur ce sujet, et parler de quelques personnes de grande vertu que j'ai connues, à qui Dieu a fait souffrir des choses épouvantables dans le corps et l'âme, auprès desquelles les peines ordinaires des justes ne sont que des roses, ou tout au plus, de légères piqûres ; mais ce que je viens de dire et ce que j'ai déjà dit dans un autre livre, suffira pour bien faire comprendre la vérité de cette force avec laquelle Dieu agit sur ceux qu'il appelle à une haute sainteté.

#### § IV.

*Ce que l'homme doit faire pour s'anéantir.*

Quoique Dieu seul voie, jusqu'au fond, ce que nous sommes, qu'il connaisse tous nos maux et leurs remèdes, qu'il sache où est la plaie, et qu'il la touche avec tant de justesse, qu'il ne se trompe jamais ; tandis que nous

(1) In hist. Lansiāc. cap. 19.



sommes pauvres, ignorans de la connaissance de nous-mêmes, que nous avons peur de nous toucher, que nos coups ne tombent pas toujours juste; il faut cependant faire, de notre côté, tout ce qui est en notre pouvoir pour nous anéantir, et concourir avec Dieu à ce noble dessein qui renferme toutes nos perfections; pour cela il faut deux choses :

1° Comme nous l'avons dit, Dieu travaille incessamment en nous, comme le plus important de ses ouvrages, pour nous polir et nous perfectionner; nous devons donc être sous sa main patiens et immobiles, porter tous ses coups avec tranquillité et un entier abandon de nous-mêmes; nous devons être comme le marbre sous le ciseau du sculpteur. Le malade qui présente son bras au médecin pour être saigné, doit le tenir ferme, autrement il pourrait se faire piquer l'artère ou couper la veine, et s'ôter ainsi l'usage de son bras; lorsque Dieu par des privations, des ténèbres, des sécheresses, des anéantissemens, nous saigne pour tirer la mauvaise humeur de nos vices et nous guérir, si notre ame s'agite, s'inquiète et s'impatiente sous son opération, bien loin de recevoir la santé, nous deviendrons plus malades; c'est pour cela qu'il y a peu de personnes qui arrivent à la perfection, quoiqu'elles fassent profession de vertu et y tendent, parce qu'elles ne supportent pas avec patience et force les opérations de Dieu sur elles, et perdent courage quelquefois même dès le commencement de l'opération.

Ce que nous devons à Dieu, qui s'applique sans cesse à notre perfection, c'est de nous soumettre et de le laisser faire, sans lui apporter aucune résistance. La nature pourtant sera quelquefois indocile, la partie inférieure criera, mais il faut la laisser crier; pour ce qui tient à la partie supérieure de l'ame, il faut qu'elle soit souple et abandonnée, elle attirera peu à peu après elle la partie inférieure. L'ame qui se livre entièrement à Dieu pour

qu'il fasse d'elle et de tout ce qui la touche absolument ce qu'il voudra, qui reçoit avec respect, amour et joie toute sa volonté, éprouvera d'autant plus d'effet en sa purification, sa sanctification, son amour et sa transformation en lui que ses sentimens seront en elle plus forts et plus parfaits. Si le marbre avait de la raison, au lieu de se plaindre, il serait fort aise de voir un Phidias ou un Michel-Ange le scier, le tailler, lui enlever des éclats pour faire de lui quelque chose d'excellent, et une merveille de l'art. L'homme, bien loin de s'attrister et de s'impatienter, devrait concevoir une très-grande joie de ce que Dieu est auprès de lui pour ôter, retrancher et anéantir; puisque ce n'est que pour le polir et le rendre une image admirable de sa divinité et un chef-d'œuvre de grâce et de perfection. Quelle différence entre la perfection du marbre travaillé par la main d'un homme, qui est insensible à tous les coups qu'on lui donne, et la perfection de l'homme façonné par Dieu, et qui supporte tous les coups avec patience, respect, joie et un divin contentement! Mais celui qui retient une seule chose qu'il ne veut pas donner à Dieu, en fait assez pour arrêter le cours de ses grâces sur lui, et se mettre dans la funeste position de ne devenir jamais parfait.

Sainte Thérèse donnait à ce sujet un avis important à ses religieuses; faites bien attention, mes filles, à ce que je vous dis: Dieu veut que vous ne réserviez rien, ni peu, ni beaucoup, il veut tout avoir; plus vous lui donnerez, plus vous vous anéantirez pour lui; plus il vous donnera; la mesure de ses faveurs, sera la mesure de votre abandon. Et en effet, Dieu veut se donner et se donner à nous tout entier; pouvons nous ne nous donner qu'en partie? n'y a-t-il pas une égalité infinie entre ses donations et les choses données (1)? La même Sainte disait ailleurs:

(1) Château de l'ame Dem. 5. chap. 1.



il faut se presser pour s'abandonner entièrement à Dieu, et elle se servait pour expliquer sa pensée d'une comparaison bien simple : si vous voulez aller d'un pays à un autre où vous pouvez arriver en huit jours, faut-il y mettre un an, s'arrêter à toutes les hôtelleries des bourgs et des villages, au milieu des neiges, de la pluie et des mauvais chemins ? Ne vaudrait-il pas mieux supporter la peine une bonne fois, et se délivrer de toutes ces incommodités ? Les enfans d'Israël mirent quarante ans à faire un voyage qu'ils pouvaient faire en quarante jours et moins ; ils ne faisaient qu'aller et revenir dans le désert, tourner et retourner vers la montagne de Seïr, sans entrer dans la terre de promesse dont ils étaient bien près (1). *Nous avons tourné la montagne de Seïr pendant long-temps, dit Moïse* (2). Pierre de Blois ajoute : nous avons tourné long-temps Seïr, je veux dire la perfection, et nous ne sommes pas arrivés à cette heureuse terre de promesse (3).

Mais il faut que celui qui veut s'anéantir et arriver par ce moyen à la perfection, travaille efficacement et avec persévérance à ce grand ouvrage, en s'efforçant lui-même de renoncer à tout, de détruire ses inclinations naturelles et portées au mal, d'anéantir son esprit, son jugement, sa volonté, pour prendre l'esprit, le jugement et la volonté d'autrui, suivre ses pensées, ses sentimens, ses affections, quand il n'y a pas de péché. Voilà l'exercice fondamental de la perfection, le chemin infail-  
liblé et sûr de la sainteté et de l'union avec Dieu. Qu'on ne s'y trompe pas, on ne peut y aller par un autre, on ne peut devenir ce que l'on n'est pas, sans cesser d'être ce

(1) *Dem. 3. chap. 7.*

(2) *Circumviximus montem Seïr longo tempore. Deuter. 2. 1.*

(3) *Semper circumveniunt montem Seïr, et nunquam ad terram promissionis perveniunt. Epist. 140.*

que l'on est. Celui qui veut arriver à cet état bienheureux doit donc faire tous ses efforts pour se renoncer lui-même, selon les paroles de Notre-Seigneur, s'anéantir de tout son courage, assisté par la grâce de Dieu ; sa vertu, le désir qu'il a de devenir parfait lui donneront toutes les forces nécessaires ; il faut pour cela :

1° Avoir une résolution ferme et déterminée de se livrer à cet anéantissement, et s'appliquer avec grand soin à l'abnégation et au renoncement de nous-mêmes ; sans cette résolution, il est difficile et même impossible d'aller bien loin, on abandonnera tout à la première difficulté. Il est peu de personnes vertueuses qui aient une véritable volonté de tendre et d'arriver à la perfection, parce qu'elle ne veut pas se servir des moyens nécessaires quand il sont pénibles. Il en est peu qui aient la résolution de mourir entièrement à elles-mêmes, et de se détacher de tout ce qui tient à l'ame, au corps, à l'estime du monde, aux différens jugemens qu'il portera. Voyons si nous avons cette résolution, si nous ne l'avons pas encourageons nous à la prendre, elle nous est nécessaire, sans elle nous ne ferons presque rien ; avec elle et le secours de la grâce nous viendrons à bout de tout. L'expérience nous apprend qu'il n'est rien que l'homme ne puisse faire quand il le veut bien.

2° Quand il se présente quelque occasion de pratiquer le renoncement, d'anéantir son esprit, son jugement, sa volonté, ses desirs, ses desseins, son corps, son honneur, ses biens, ou quelque chose que ce soit, il faut élever les yeux vers Dieu qui nous envoie cette occasion pour en tirer sa gloire et nous perfectionner. Adressons-nous encore à Notre-Seigneur Jésus-Christ qui nous a donné l'exemple ; pensons à l'avantage que nous devons en retirer ; fortifiés par ces considérations, faisons courageusement ce que nous avons à faire, et pratiquons le renoncement partout où il se trouve. Saint Dorothée nous donne un



moyen pour renoncer à la volonté, qui peut s'appliquer à tous les autres renoncemens; si quelqu'un, dit-il, aperçoit, par hasard dans une promenade, une chose qu'il est tenté de regarder, que son cœur le pousse à la voir, s'il résiste à cette curiosité de cœur, et détourne les yeux, il a renoncé à sa volonté; si, passant près de la cuisine, il est tenté de connaître quels sont les mets qui seront servis au diner, il n'entre pas, il a renoncé à sa volonté. Si, entendant raconter des nouvelles, il désire les apprendre et dire celles qu'il sait, et passe outre sans dire mot, il a renoncé à sa volonté; si on apporte quelque chose dans la maison, et que la curiosité le porte à savoir ce que c'est, et qui l'a apporté, et qu'il rejette ce mouvement, il a renoncé à sa volonté. Ainsi dans toutes les occasions petites et grandes, en montant de degré en degré, il contractera l'habitude d'anéantir sa volonté, avec une telle facilité, un si grand repos, qu'il ne se présentera plus rien ensuite qu'il ne puisse faire facilement. Il faut user de ce procédé pour n'avoir plus de volonté et même de jugement, et de toutes les autres choses auxquelles il faut mourir, afin d'être aussi contents de ce que les autres feront, que si nous l'avions fait nous-mêmes. En effet, en ne voulant pas faire notre volonté, nous la ferons toujours; n'en ayant point de propre, la volonté qui se fera sera toujours la nôtre; nous serons ainsi sans affections et sans passions, nous serons comme impassibles. Saint Dorothee cite ensuite son disciple saint Dosithée qui s'éleva par ce moyen à une haute perfection; voici une de ses actions qui peut nous servir de modèle :

Etant infirmier, on lui donna pour l'usage de l'infirmérie un couteau fort bon et fort joli, il l'apporta à saint Dorothee, et lui demanda s'il lui permettait de le prendre, ajoutant qu'il était fort bon et commode pour le service des malades. Saint Dorothee vit qu'il disait vrai, et lui permit de le prendre; mais remarquant que

saint Dosithée en avait un trop grand désir, il lui dit: je vois, Dosithée que ce couteau là vous plaît, que vous en êtes amoureux, voulez-vous être plutôt serviteur de ce couteau que de Dieu? Avez-vous résolu d'être son esclave? N'avez-vous pas de honte que ce chetif outil soit votre seigneur et maître? Il lui défendit de s'en servir et même de le toucher. Saint Dosithée observa si fidèlement cet ordre, qu'il ne s'en servit jamais, quoiqu'il lui eût été donné, qu'il fût fort utile, et que tous ceux qui venaient à l'infirmérie s'en servissent librement; il porta le scrupule jusqu'à ne pas oser le toucher pour le donner à un autre qui voulait en user, tant il avait le désir de suivre la volonté de son supérieur et d'anéantir la sienne (1).

Je rapporterai un autre exemple de l'anéantissement de la volonté et de l'affection pour une chose particulière, mais que l'on peut appliquer à tout; je veux parler de l'attachement à la demeure qui fait commettre bien des fautes. Théodoret raconte que saint Salaman anachorète, natif d'un bourg nommé Capersane, situé sur les bords de l'Euphrate, ayant pris la résolution de passer sa vie dans la retraite, s'enferma dans une petite maisonnette dans un autre bourg de l'autre côté de la rivière; il en boucha toutes les fenêtres et toutes les portes, et pratiqua un trou par dessous terre, par lequel il recevait de quoi se nourrir pendant toute l'année sans parler à personne; il vécut ainsi pendant fort long-temps. Les habitans de Capersane passèrent la rivière pendant la nuit, percèrent sa maison, et l'enlevèrent, sans qu'il montrât la moindre opposition et qu'il donnât le plus faible consentement, et le menèrent dans leur bourg, où il lui firent un logement semblable au sien, et l'y renfermèrent; le saint homme demeura dans le silence, sans dire une parole à qui que ce fût. Quelque temps après, les habitans du bourg d'où

(1) En la vie de S. Dosithée.



feu de Saint-Esprit, se fait ver par son humilité, par la connaissance de sa bassesse et de ses misères; elle file par les actes de vertu qu'elle tire du fond de son cœur la soie précieuse dont elle forme sa robe de gloire pour l'éternité; puis elle meurt à elle-même, où renfermée dans un tombeau, elle trouve Jésus-Christ; elle devient comme une blanche et pure colombe, par son innocence, et vole au sommet de la perfection. Voilà comment vit et meurt une ame anéantie.

*Vous êtes mort*, dit saint Paul, *et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu* (1); c'est-à-dire, cette mort vous fait mener une vie cachée, intérieure, toute spirituelle et toute divine, semblable à celle de Jésus-Christ sur la terre. Précieuse mort, heureuse vie! *La mort des Saints est précieuse devant Dieu*, dit David (2); par la mort des Saints, dit saint Denis, on entend leur consommation dans la vertu et leur perfection dans la sainteté qui les fait mourir à tout pour ne vivre qu'en Dieu (3). L'Apôtre bien-aimé, dit dans l'Apocalypse: *Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur* (4); et pourquoi sont-ils bienheureux? parce que le Saint-Esprit leur dit que là ils se reposent de leurs travaux (5), qu'ils jouissent d'une paix imperturbable, et de la plus grande félicité dont on puisse jouir sur la terre. Un des vingt-quatre vieillards qui sont au ciel devant le trône de Dieu, dit au même Apôtre: *Ils n'auront plus faim, ni soif des honneurs du monde, des richesses de la terre, des plaisirs des sens; le soleil et aucune autre chaleur ne les brûlera plus, le désir des créatures ne les desséchera*

(1) Mortui estis et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. Coloss. 3. 3.

(2) Preciosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus. Psal. 115. 15.

(3) Eccl. Hier. cap. 3.

(4) Beati mortui, qui in Domino moriuntur. Apoc. 14. 13.

(5) Amodo jam dicit spiritus, ut requiescant à laboribus suis.

plus; parce que l'agneau, qui est au milieu du trône, sera leur pasteur, et il les conduira aux fontaines des eaux vivantes, et Dieu essuyera de leurs yeux toute larme, et calmera toutes les inquiétudes de leur esprit (1). Voilà la mort de ces morts bienheureux, qui, par leur mort et dans leur mort, mènent une vie admirable, intérieure et divine, sur le modèle de la vie de Notre-Seigneur, infiniment sainte, infiniment parfaite et divine, parce qu'elle est l'abnégation entière et le parfait anéantissement de soi-même, toute à Dieu et de Dieu. Notre-Seigneur, comme fils de Dieu, n'avait d'autre entendement, d'autre jugement, d'autre volonté, que la volonté, le jugement et l'entendement de son père, puisqu'il était substantiellement uni avec lui; comme homme, il soumettait sa volonté, son jugement, son entendement, et tout ce qui était en lui si absolument à Dieu, qu'il dit: *Je ne cherche pas à faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé* (2); il dit encore: *Je ne suis pas descendu du ciel pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé* (3); *je ne fais rien de moi-même, mais je dis les choses ainsi que mon père m'a enseigné; car celui qui m'a envoyé est avec moi: le père ne m'a point laissé seul, parce que je fais toujours les choses qui lui plaisent* (4). Ainsi l'humanité de Notre-

(1) Non esurient, neque sitient amplius, nec cadet super illos sol, neque ullus æstus; quoniam agnus reget illos et deducet eos ad vitæ fontes aquarum, et absterget Deus omnem lachrymam ab oculis eorum. Apoc. 7. 16.

(2) Non quero voluntatem meam, sed voluntatem ejus, qui misit me. Joan. 5. 30.

(3) Descendi de celo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me. Joan. 6. 38.

(4) A meipso facio nihil, sed sicut docuit me pater, loquor: et qui me misit mecum est, et non reliquit me solum sed ego, quæ placita sunt ei, facio semper. Joan. 8. 28.



Seigneur pendant tout le cours de sa vie, n'a jamais fait un acte de sa propre volonté, de son propre esprit, de son propre jugement; elle a toujours agi en tout par le mouvement et la direction de la Divinité; c'est ainsi que cette sainte humanité, à laquelle nous sommes unis, rentra de la manière la plus sublime dans son premier principe, qui est Dieu, et acquit la plus haute perfection et la plus grande gloire.

L'homme qui, en prenant Jésus-Christ pour modèle, anéantit sa volonté, son jugement, meurt à lui-même et aux créatures, retourne à Dieu comme à son premier principe, s'unit à lui intimement, se transforme, devient divin; Dieu agit en lui d'une manière toute nouvelle, et bien différente de celle qu'il avait auparavant. La pierre qui n'est plus retenue se précipite vers son centre, où elle trouve son repos; de même, l'ame qui n'est plus retenue par sa propre volonté, son propre jugement, son amour propre, l'attache aux créatures, s'élance vers son Dieu avec toute sa force, s'unit à lui comme à sa fin et son souverain bien; alors elle jouit d'une tranquillité parfaite.

C'est dans cet heureux état que s'opère le dernier épuiement de tout ce qui est humain et qui doit être purifié dans ce monde. C'est là cette vraie mort mystique tant vantée et tant désirée, où l'on rend son esprit à Dieu, où l'homme devient divin, parce que Dieu vit en lui, règne en lui, agit en lui. Tous les péchés sont bannis, autant qu'ils peuvent l'être dans cette vie; toutes les passions sont domptées, tous les mouvemens sont réglés; l'ame établie dans la divinité, pratique la vertu d'une manière toute divine: la lumière à bien plus d'éclat dans le soleil, que hors de lui. Il est vrai que Dieu fait quelquefois de grandes grâces à ceux qui commencent; qu'il agit avec beaucoup de force avec des ames encore imparfaites; mais on ne peut rien comparer à ses opérations

dans les ames avancées et parfaites dans leur anéantissement. Le feu a sans doute beaucoup de force sur le bois lorsqu'il commence à brûler, mais il en a bien d'avantage quand il a pénétré dans l'intérieur.

Sainte Catherine de Gènes dit en parlant d'elle-même: quand Dieu trouve une ame qui s'abandonne à lui, il l'élève à une perfection sublime. C'est ce qu'il daigna faire à une ame qui, dès qu'elle fut convertie, ne fit jamais sa propre volonté. Elle était dans le fond continuellement attentive à la volonté de Dieu, qu'elle sentait imprimée dans la sienne. Son entendement fut tellement perdu qu'elle ne chercha plus à comprendre aucune chose de la terre ou du ciel, et même ses propres opérations spirituelles; elle ne vit plus rien, ni dans elle, ni dans les autres; elle n'était éclairée que de Dieu, qui lui montrait dans l'instant ce qu'il fallait faire, après cela elle ne voyait plus rien. Il ne restait dans sa mémoire aucune image des choses faites, tout s'effaçait; elle était comme une personne sans entendement et sans mémoire. Dieu pourvoyait cependant à ce qu'en temps et lieu elle pensât à ce qui était nécessaire; il lui semblait qu'il était quelqu'un qui l'en avertissait à l'oreille, et elle le faisait; de telle manière qu'elle ne pouvait penser qu'avec peine à autre chose qu'à ce que Dieu lui faisait connaître de moment en moment. Elle y pensait et s'y appliquait quand il y avait nécessité; lorsqu'elle était passée, l'entendement n'y pensait plus, la mémoire en perdait le souvenir, comme si ce ne fut point elle qui eût fait la chose. Il en était de même de son affection, qu'elle ne pouvait donner à aucune chose créée, aux goûts spirituels, aux consolations, aux visions, dont elle voyait que les autres faisait tant de cas; elle n'y cherchait aucun appui, et les fuyait même tant qu'elle pouvait.

La même sainte dit ailleurs: quand l'ame est anéantie et transformée en Dieu, elle n'opère plus, n'entend, ne



comprend, ne veut, n'affectionne, et ne goûte plus rien dans soi ni hors de soi. C'est Dieu seul qui la gouverne en toutes choses et la conduit : il l'éloigne de ses propres opérations, il lui ôte tous ses goûts, éteint tous ses désirs, étouffe tous ses appetits, fait mourir toutes ses inclinations naturelles, l'anéantit. Alors il demeure seul en l'homme, et l'homme seul en lui sans ame, sans corps, sans ciel, sans terre, pensant, entendant, aimant, voyant, mangeant, buvant, faisant tout par la direction et le mouvement de Dieu, qui est devenu le maître absolu.

Elle dit ailleurs : Je ne sentais en moi qu'une plénitude de Dieu dans laquelle je ne pouvais connaître que Dieu lui-même ; il me semblait que je n'avais ni corps, ni ame. Il me semblait voir s'accomplir en moi cette parole de saint Paul : celui qui s'attache à Dieu, ne fait qu'un même esprit avec lui. Dans cet état, je vois sans yeux, je comprends sans intelligence, je sens sans sentiment, je goûte sans goût.

En parlant des grâces que Dieu accorde à une ame anéantie, elle dit : Quand une ame est arrivée à cet état, Dieu verse en elle une abondance de dons sublimes avec un amour pur, net et simple de sa majesté. Cette ame de bénédiction ne voit plus rien en tout, que cet amour pur de Dieu. Elle n'a plus de choix, plus d'objet, plus de désirs dans le ciel et sur la terre, et avec tout cela elle ne sait rien, selon ces paroles de Job : *Si je suis simple, mon ame l'ignorera* (1). Tous les jours le cœur se sépare des choses temporelles, l'esprit meurt à toutes les créatures, il se recueille tout entier pour s'enfoncer plus avant en Dieu auquel il est uni, et dans lequel il trouve des trésors si grands, qu'en voyant toutes les misères de cette vie, il éprouve des besoins si grands

(1) Si simplex fuero, hoc ipsum ignorabit anima mea. Job. 9. 21.

de s'en arracher qu'il lui est plus difficile d'y demeurer qu'au liège de demeurer au fond de l'eau quand il n'est pas retenu.

Mais outre ces richesses divines dont Dieu accable une ame anéantie, il en est une autre qu'on ne saurait assez estimer, c'est cette paix intérieure, parfaite, ce calme profond de la conscience, cette tranquillité d'esprit inaltérable, quelle en est la source? C'est qu'il n'y a rien dans cet ame qui résiste à Dieu et s'oppose à sa volonté ; elle est dégagée de tout, elle prend sans discernement et avec de grands sentimens de respect tout ce que Dieu lui envoie, tout ce qu'il veut faire d'elle sans même avoir la pensée de l'examiner ; et comme il n'y a rien en elle qui résiste à Dieu, il ne peut rien avoir en elle qui lui cause du trouble, car tous nos troubles, toutes nos inquiétudes et toutes nos peines ne viennent que de nos résistances. Otez à la mer les vents, vous lui ôtez les tempêtes et lui donnez le calme, faites qu'une ame soit sans passion et sans désirs, vous lui donnerez infailliblement la paix. Quand on affine et purifie l'or, il se défend contre le feu pour conserver ce qu'il a d'impur ; il bouillonne, il s'agite, j'usqu'à ce que le feu soit victorieux, et l'ait déchargé de tout ce qu'il avait d'impur ; alors il demeure paisible et sans agitation au milieu des flammes, il jette une belle et éclatante lumière ; ainsi l'ame agitée et peinée tant qu'elle est à elle, qu'elle conserve ses imperfections, se trouve dans le plus grand repos, même au milieu des adversités, lorsqu'elle est pure et déchargée d'elle-même.

L'état de cet ame, dit sainte Catherine de Gènes, est un sentiment de paix, une tranquillité si grande, qu'il lui semble être plongée extérieurement et intérieurement dans une mer d'un calme très-profond, dont rien ne peut la faire sortir. Elle n'est troublée de rien, sa paix est si suave qu'elle en est tout embaumée ; elle s'en trouve



tellement remplie, que si on lui pressait la chair, les nerfs et les os, il n'en sortirait que paix, et cette douce paix va toujours en croissant (1).

Henri Suso conduisant l'homme à la perfection par différens degrés, dit que la perfection ne peut se trouver qu'au dernier degré, elle consiste dans le parfait anéantissement : lorsque l'homme s'adonne absolument à Dieu, qu'il n'a plus de volonté propre, de jugement propre, qu'il ne veut, ne cherche, n'aime et ne goûte rien hors de Dieu. Ceux qui en sont venus là, dit-il, sont très-rares, mais un seul vaut mieux que dix mille autres, qui suivent leur volonté et leur propre jugement, quoique, d'ailleurs, ils pratiquent la vertu. Ce sont eux qui sont les colonnes de l'Eglise, les enfans et les vrais amis de Dieu, ses vrais adorateurs en esprit et en vérité, et les imitateurs parfaits de son Fils Jésus-Christ. Et il ajoute : ils jouissent d'une paix intérieure qui est inexplicable, ils ne craignent ni le purgatoire ni l'enfer, ni les démons, ni la vie, ni la mort; ils sont exempts de toute crainte, ils ne conservent que la crainte filiale (2).

Aristote dit dans ses Eudemies (3) : il est certains aveugles et ignorans qui sont bienheureux, je ne parle pas de ceux qui sont privés de la lumière du soleil, mais de ceux qui se privent de la lumière de leur propre esprit pour se laisser conduire par celle de Dieu. Tout ce qui est en nous, dit ce grand philosophe, reçoit le mouvement de Dieu qui y réside; car comme Dieu est dans toutes les choses de l'univers, toutes les choses sont en Dieu qui les fait mouvoir par sa présence et son action. Or le principe

(1) En sa vie chap. 18.

(2) Hi inexplicabili fruuntur pace animi, non timent neque purgatorium, neque infernum, neque demones, neque vitam, neque mortem; sed timor omnis eis ablati est præter filialem.

(3) Eudem. lib. 7. cap. 14.

de la raison ne peut être la raison, il faut quelque chose de plus excellent; et que peut-il y avoir de plus excellent que la raison, si ce n'est Dieu? Les anciens ont toujours appelé bienheureux ceux qui, pour agir, ne sont point poussés par leur propre volonté et leur propre raison, mais par le principe de la raison, c'est-à-dire, Dieu, qui est bien plus parfait que la raison et la volonté.

Puisque l'exercice de l'abnégation et de l'anéantissement de nous-mêmes est si important, si nécessaire, si divin, il faut nous y attacher de toute la force de notre être. Que l'homme meure, dit saint Augustin, afin qu'il ne meure pas (1), qu'il s'anéantisse pour devenir quelque chose de grand, qu'il cesse d'être à lui-même pour être à Dieu. Je ne suis jamais mieux, dit le même Père, qu'où je ne suis pas (2). Lorsque nous ne sommes pas dans notre volonté, notre entendement, notre jugement, notre ame, notre corps, Dieu y est. Lorsque nous y sommes Dieu n'y est pas, alors tout est déréglé, vicieux et imparfait. Faisons donc tous nos efforts pour nous anéantir, afin que Dieu soit toujours en nous.

Concluons par les paroles de sainte Catherine de Gènes, sur le bonheur de cet anéantissement : quand l'ame est parvenue à cet état, elle se voit comblée de tant de biens, elle jouit d'une si douce paix, qu'elle s'écrie : ô aveugle, où étais-tu? A quoi t'occupais-tu? que cherchais-tu? que désirais-tu? Tu trouves ici tout ce que tu cherches et que tu désires. Je trouve là tout ce que je puis souhaiter et désirer, je ne me plains que de mon ignorance; c'est pour cela qu'abandonnant tout amour propre, ô

(1) Moriatur ne moriatur. *Serm. 141. de Temp.*

(2) Ubi non ego, ibi felicius ego. *Lib. de contin. cap. 13.*